es sérieuses. Les orateurs des clubs électoraux fulminaient d'un côté ; de l'autre côté les orateurs du chassepot se disposaient, assure-t-on, à la république, c'est-à-dire à faire parler la poudre. Mais les goujons de la démocratie irréconciliable, très fines bêtes, n'ont pas voulu y mordre.

Ce n'est certes pas nous qui le regretterons. Le sang versé ne profite guère qu'au despotisme du haut ou du bas ; les désordres de notre époque sont une question d'encre, point une question de sang. Sur les champs de bataille ou ailleurs, c'est toujours la Révolution qui bat la charge, et il n'y a jamais guère que le sang des braves gens qui coule. Solférino et Sadowa ont été une victoire de l'encre révolutionnaire. Les pauvres morts tombés sous le drapeau sont allés pleurer leur victoire devant Dieu.

Tout est tristement curieux dans les péripéties de la lutte électorale. Les réunions politiques auront servi à éclairer bien du monde. Le despotisme de la démagogie y régnait avec une effronterie naïve. Sur un millier d'auditeurs à peu près raisonnables, il y en avait toujours une cinquantaine résolus à ne point souffrir un seul mot contraire à leurs opinions ou à leurs passions. Dès qu'un candidat ou un électeur entaché de modérantisme apparaissait à la tribune, c'était tout aussitôt un orage : les interpellations et les cris de fureur ne discontinuaient pas, et l'on comprenait bien qu'il n'y avait là aucune préméditation. Ce groupe d'auditeurs n'était coupable que d'incompressibilité ; sa situation était la même absolument que celle d'un chien de chasse que l'on voudrait tenir immobile à quatre pas du gibier. Quand une société produit un grand nombre de tels êtres, de telles dégradations animales, et qu'elle n'en éprouve ni regret, ni effroi, ni indignation, on peut croire que cette société est perdue. Elle a beau se remettre au protectorat des sergents de ville et les multiplier, les sergents de ville ne la sauveront pas.

Ils ont joué un grand rôle ces temps-ci, et de nature à intéresser vivement l'observateur. Nous nous sommes laissé dire qu'il existait un corps spécial de sergents de ville, dont la fonction consiste à travailler exclusivement sur les masses : des hommes vigoureux et rudes, peu enclins à la conciliation. Voici ce qui arrive. Dès qu'un mouvement démagogique exprime sa maturité par le chant de la *Marseillaise*, une escouade de ces rudes protecteurs de l'ordre se tient prête à charger l'émeute. Cependant, la *Marseillaise* n'y suffit pas tout à fait ; il y faut l'intervention de quelques orateurs de la borne : ces orateurs sont le couronnement de l'édifice. Alors on lâche l'escouade. Malheureusement, aussitôt que les chanteurs de *Marseillaise* et les orateurs plébéiens entrevoient les tricornes de l'escouade, ils décampent avec une promptitude de vélocipèdes. Les bonnes gens qui se tenaient là inoffensifs n'auraient garde de fuir ; au contraire, ils demeurent, s'imaginant constater par là même leur innocence. Mais l'escouade, qui n'a pas le loisir d'examiner ni de raisonner, non plus qu'un escadron de cavalerie exécutant une charge l'escouade passe sur les bonnes gens et les renverse tous avec un entrain magnifique. On se relève ahuri, on cherche son chapeau, son parapluie ou sa canne ; on cherche l'escouade pour lui exprimer la plainte civique dont le Parisien est si friand ; il n'y a plus même d'escouade ! elle est déjà loin, et les chanteurs de *Marseillaise* sont plus loin encore. Quelqu'un vous a assuré que le jour des émeutes de la place de la Bastille, certains points du champ de bataille apparaissaient par moments jonchés de chapeaux et de parapluies. A coup sûr, cela ne prouverait pas de la *Marseillaise* ; la *Marseillaise* est une manière de muse démagogique, elle n'a jamais porté de chapeau ni de parapluie. Un bon conseil, s'il vous plaît ! Lorsque la curiosité vous attire autour d'un lieu quelconque où la liberté moderne tient ses assises, ayez toujours un chapeau et un parapluie, mais vieux, très vieux, car ce sont des contremarques bourgeoises qui courent grand risque d'être lacérées.

Le Gouvernement ne manquerait pas d'ajouter que le mieux encore serait de rester chez vous.

Tout bon que soit le conseil, nous nous abstenons, et nous en laissons l'honneur à qui de droit.

Il y a dans ce *restez chez vous* quelque chose de désagréable non moins que difficile, et qui nous semble exprimer on ne peut mieux la tendance du césarisme moderne. D'abord, cela va directement contre l'initiative personnelle du citoyen, attendu que le pouvoir a l'air de dire : « Ne vous occupez pas de vos affaires, ni de vos intérêts, ni même de votre sécurité, je m'en charge. » Ensuite, cela finit par nous atteindre dans l'exercice de nos libertés les plus précieuses. Si les processions de la Fête-Dieu veulent circuler au dehors : restez chez vous ; si le travail du dimanche nous scandalise et nous souille de ses flots de plâtre : restez chez vous ; si des jeunes filles parées de la blanche couronne et du voile virginal suivent la rue pour se rendre à l'église et qu'une nuée de démocrates demi ivres les assaille, c'est bien fait : restez chez vous. Chez nous, du moins, aurons-nous la paix ? Non, la menace et l'insulte nous y atteignent.

Il n'est pas bien sûr encore qu'au moment du Concile nos évêques échapperont à l'axiôme : restez chez vous. Mais si le nouveau royaume italien, à la fois incapable et indigne de vivre, affiche la prétention de prendre Rome un peu plus tôt ou un peu plus tard, il n'y a pas de danger qu'on lui dise d'une façon nette et ferme : restez chez vous.

Chez vous ! Qui donc oserait se féliciter aujourd'hui d'avoir un chez soi ? La plupart des souverains, possesseurs du chez soi par violence, sont chez l'autre. Les socialistes arborent impunément leur droit au chez nous. Et la famille même, dissoute par l'impôt et le fisc, n'est comme l'oiseau sur la branche. En vérité, pour peu que cette anarchie se prolonge, le prince des ténèbres seul, posant le pied sur la carte d'Europe, pourrait se dire chez lui.

On a beau faire, les élections sont comme le pivot du manége. On tire dessus ; on n'y échappe pas.

Vous ne devineriez jamais combien nos mairies ont reçu de déclarations de candidatures avec le serment obligatoire ? plus de dix-huit cents !

Nous ne voulions point y croire. Un des assermentés nous a fourni une explication qui met en partie à couvert la vanité parisienne, mais qui flatte peu les mœurs politiques de notre temps.

Les candidats seuls ont le droit de prendre certaines initiatives : d'intervenir dans les discussions des bureaux et de surveiller les scrutins.

Il paraît que les scrutins surtout sont l'objet d'une sollicitude extraordinaire. Le bataillon des dix-huit cents candidats actifs a donc été institué pour fournir à chaque scrutin des groupes de factionnaires en permanence. Ces pions du suffrage universel, la plupart jeunes et de bonne mine, ont, pour tâche de demeurer là, l'œil bien ouvert, dans le but de garantir la sincérité des élections. Alors le président du bureau, scrutateur ou scrutineur, prend les bulletins du bout de ses doigts avec l'air de dire : Rien dans les mains, rien dans les poches !

La confiance est une belle chose !

Mais pourquoi prétendre que la démocratie nous amène à l'heureuse époque où la femme de César ne devait pas même être soupçonnée ? Il nous semble que MM. les urnes électorales sont pires qu'terriblement soupçonnées et qu'ainsi nous sommes encore loin de l'idéal parfait du césarisme dont les collèges universitaires ont nourri nos jeunes années : une inscription placée au-dessus d'un bracelet d'or dans un square de Rome suffisait pour écarter les voleurs.

Sachons attendre. Lorsqu'enfin chaque électeur allant déposer son vote pourra lire l'inscription classique : « Cette urne appartient à César, » nous serons délivrés de bien des soucis.

En attendant, ce sont les révolutionnaires et les athées qui revendiquent le profit de l'inscription, ils parlent et agissent absolument comme si les urnes électorales leur appartenaient. Oh ! la jolie alternative pour les vrais citoyens ! pour les hommes de la liberté réelle !

Savez-vous ce qui restera de plus clair du tapage effroyable des élections parisiennes ? Un mot.

Depuis huit jours, ce mot est déjà descendu dans la langue des ateliers. On en a les oreilles rompues.

C'est le mot *revendication*. Tous les candidats et orateurs démocrates en ont fait un tel abus dans leurs professions de foi et leurs discours, qu'il s'est incrusté dans les esprits comme un clou dans une planche.

La revendication du droit national, la revendication de la liberté, la revendication de ceci, de cela, de tout ce que l'on voudrait conquérir et que l'on tient pour être la propriété... indéfectible du peuple souverain.

Et certains démocrates cauteleux « ménagers du lapin et de la chèvre » :

— Croyez-moi, messieurs, abstenons-nous de toute revendication pour le moment.

Ah ! les vilaines gens qui ne peuvent pas même laisser la langue tranquille !

On comprend que les loisirs intimes du monde parisien soient fort effarouchés par le tumulte de la bataille électorale. Il n'y avait plus de réunions possibles. Tout salon était une urne où résonnait le cliquetis des votes prochains. On discutait des candidatures autour des tables du whist. Les moins invités tenaient le plus de place et faisaient le plus de bruit, MM. Thiers et Ollivier entre autres.

Mais M. Thiers ! Quel relief il a conquis tout à coup ! Le médium d'opposition raisonnable que nous l'avons vu occuper si longtemps est devenu un sommet, une redoute, une forteresse sur lesquels converge l'effort énergique du pouvoir et des démocrates irréconciliables. La bourgeoisie parisienne se montre fort inquiète depuis quelques jours au sujet de la candidature Thiers. Il n'y a par là qu'une voix pour affirmer que l'échec de M. Thiers constaterait l'abaissement définitif de Paris. Les démocrates, qui lui reprochent sa suffisante expression de « vieille manivelle, » ne s'aperçoivent pas qu'ils la justifient en votant contre lui. Ils n'écoutent rien ! Lorsqu'on leur oppose l'attitude du *Siècle* qui défend couci-couci la candidature Thiers, ils rient d'un ton goguenard en faisant remarquer qu'un autre grand journal à un sou (fondé l'on ne sait par qui, mais où brille M. de la Bédollière comme dans une succursale) attaque tous les jours et mordicus la même candidature. Enfin, M. Thiers, sur ses vieux jours de soixante douze ans, aura été l'Hector ou l'Achille de la bataille électorale de 1869.

Quant à M. Emile Ollivier, il effraie, tout uniment, ni plus ni moins que le spectre de la vérité sortant du fond d'un abîme infernal. Les démocrates lui ont des obligations suprêmes, et ils le haïssent jusqu'à la mort parce qu'il a gravi l'escalier de marbre des Tuileries. Alors, dit-on, si ces hommes-là triomphent, ils dévoreront la France !

Il est certain que de semblables causeries ne sont pas de nature à beaucoup agrémenter les salons parisiens. Quelques personnes du monde le plus aristocratique ont essayé de réduire l'ennemi électoral au moyen d'une nouvelle exhibition des tableaux vivants, superbe indécence qui, il y a cinq ou six ans, prêtait plaisir à braver la réprobation universelle. Effet nul ! Les messieurs regardaient à peine. Mme Vénus sortant du sein d'Amphitrite ne les eût que bien peu intéressés. Il y aurait fallu le tableau vivant de ce demi-dieu du jardin des Tuileries, appuyé sur son urne, avec une marmaille autour. L'urne, au moins, se serait fait applaudir, aussi la marmaille, qui eût rappelé le suffrage universel.

Mais quel triste sort que le nôtre ! La Révolution déjà nous oppresse bien à son aise au nom des principes de 89, et les démagogues nous menacent au nom des principes de 93 ! De manière que nous nous trouvons placés constamment entre l'enclume et le marteau. D'où résulte l'insupportable ennui d'être sollicités de la droite et de la gauche : Etes-vous des hommes d'ordre ? votez pour l'enclume. Etes-vous des hommes de liberté ? votez pour le marteau. Non compris les sollicitations d'autres habiles gens, qui murmurent à notre oreille l'avis mortuaire de la sagesse : Ne votez pas du tout.

Hélas ! cela nous fait la situation de ce personnage d'une ancienne comédie, qui, objet de continuels déplaisirs, dit au moindre propos : Je voudrais bien m'en aller.

Il faut tâcher pourtant d'être bien partout : car la paix n'est pas de ce monde.

Ce qu'il y a peut-être de plus singulier dans le mouvement fiévreux qui nous enveloppe ici, c'est l'effacement absolu du chef de l'Etat et de ses ministres. On n'en dit pas un mot pour ou contre. Les feuilles qui d'habitude nous instruisent, pour ainsi parler, heure par heure de ce qui passe en haut lieu, semblent avoir frappé le Gouvernement d'ostracisme. Il est cependant probable que les élections préoccupent l'Empereur et ses ministres un peu plus que nous.

Force nous est donc de nous aventurer dans l'inédit. Une personne qui ne se vante pas d'être bien informée, nous a gratifié d'un *racontar* qu'elle tenait d'un brave homme préposé au service de la table impériale. Ce brave homme s'honore de disposer quotidiennement soit un déjeuner, soit un en-cas, sur lesquels l'Empereur exerce toujours assez convenablement son appétit. Depuis que la lutte électorale s'est échauffée, la table fait de son mieux, mais l'Empereur la délaisse, et le menu impérial revient tel que, ce dont l'officier de bouche se montre fort marri.

— L'Empereur ne mange plus, dit-il, c'est la faute de ces g... de révolutionnaires.

Brave homme ! qui ne peut pas comprendre qu'il y ait autre chose que deux termes inconciliables dans le gouvernement d'une société : le pouvoir et la révolution ! Il fait bien sans doute, de médire de la Révolution ; mais qu'il y mette de la mesure : ce qu'on lui permet aujourd'hui, on pourrait ne pas le lui permettre demain.

De sombre qu'il était, le ciel électoral nous a paru se pommeler le dernier jour, et vous savez que dans cette marbrure de blancs nuages on voit ce que l'on veut.

Nous y avons vu une foule de choses grotesques. On colle des affiches plus que jamais. Chacune se borne à rappeler le nom de son candidat. Les candidats démocrates sont respectés. Les autres, en général, portent la trace d'égratignures violentes. MM. Thiers et Ollivier, notamment, ont senti l'ongle ; on ne trouverait pas une de leurs affiches intacte.

Quelques affiches neuves ont obtenu à la dernière heure un agréable succès. Elles appartenaient à des candidats peu connus, qui, à raison de cela même, pensaient devoir insister près du peuple souverain. On lisait en tête : *Un dernier mot !* Et le dernier mot s'épanchait l'espace de trois à quatre colonnes pour renouveler des engagements aussi niais que pompeux. Il y avait du monde autour ; le suffrage universel entend faire sa besogne en conscience : il épèle tout ! Ses sottises auront du moins une excuse.

Après le grotesque, voici le plaisant. Dans le négoce parisien, il est d'usage qu'on se marie le samedi. Ainsi la boutique n'a en réalité qu'un jour de fermeture. Vous lisez alors sur les volets : « Fermé pour cause de mariage. » Pas une de ces boutiques closturées par la fête conjugale n'a échappé à l'œil vigilant des colleurs d'affiches. Une première en appelait une seconde, puis une troisième, une quatrième, et vingt autres à la suite ; il y en avait jusque sur le trou de la serrure. La noce, rentrant au logis le soir, trouvait là tout un peloton de candidats : MM. Guéroult, Bancel, Gambetta, Devinck, Thiers, Ferry, Ollivier, etc., etc., qui lui barraient le chemin.

Le jeune époux se fâchait rouge contre ce monde importun qui ne voulait pas déguerpir et se cramponnait au bois de sa boutique.

Les voisins prenaient fait et cause pour les affiches, et il y avait toujours parmi eux quelque abonné du *Siècle* prêt à la réprimande civique :

— Mais, aussi, est-il concevable que des gens sérieux se marient un pareil jour, en un pareil moment ? à l'heure même où la France, réunie en ses comices, se livre au laborieux enfantement qui fixera ses destinées !...

Nous rions aujourd'hui, puisqu'il en est temps encore. Demain, sans doute, nous n'aurons plus lieu de rire, et les urnes parisiennes nous feront plus d'une offense.

VENET.

(*Monde.*)

ANNONCES

EXTRAIT
D'UN JUGEMENT
rendu
par le Tribunal de Commerce
de Lille.

Le 14 mai 1869, enregistré, à la charge du sieur Zéphirin BÉGUE, entrepreneur de café concert, à Roubaix.

Le Tribunal déclare le sieur Zéphirin BÉGUE en état de faillite ouverte, fixe provisoirement à la date du 4 mai 1869 l'époque de la cessation de ses paiements ; ordonne que, si fait n'a été, les scellés seront apposés au domicile du failli et partout où besoin sera ; nomme pour Juge-Commissaire de ladite faillite M. Delcourt, l'un des membres du Tribunal, et pour syndic provisoire M. Morache, greffier de justice de paix à Lille ; ordonne que la personne du failli sera mise en dépôt dans une maison d'arrêt pour dettes, et que dans cet état il ne pourra être reçu contre elle d'écrou ou recommandation pour aucune espèce de dettes.

Frais à la charge de la masse.

Etude de Me DUTHOIT, notaire à Roubaix

1° Estaimpuis, (Belgique)

MAISON

et 26 ARES 58 CENTIARES de

fonds, labour & verger

2° Wattrelos

Maisons, Ouvroirs

et 80 ares 73 centiares de

fonds, verger et labour

Le tout à front du pavé de Wattrelos à Estaimpuis et à proximité du pavé de Wattrelos à Dottignies.

A VENDRE

en totalité ou par lots. Le Jeudi 3 juin à 3 heures de relevée, ledit notaire Duthoit procédera à Wattrelos en la salle de la mairie, à la vente publique au plus offrant desdits biens. 8821

Etude de Me VALENDUCQ, notaire à Lannoy.

Vente d'immeubles

L'an 1869, le Jeudi 27 mai, à 4 heures de relevée, Me Valenducq, notaire à Lannoy, procédera en son étude à l'adjudication des biens ci après :

ROUBAIX, section du Pile.

Quartier Beaurepaire, rue numéro 8.

1°. Une belle

PROPRIÉTÉ

nouvellement bâtie

comprenant deux maisons à étage, séparées par une grand porte à usage l'une de cabaret et l'autre de rentier, grand bâtiment dans le fond à usage de fonderie et 6 ares 87 centiares de fonds et terrain.

2° UN TERRAIN

de la contenance de 2 ares 80 centiares, propre à bâtir.

L'an 1869, le jeudi 17 juin, à 2 heures de relevée, Me VALENDUCQ procédera en son étude à l'adjudication de :

Ville de Lannoy, rue royale, 38

une Grande Maison

à étage

à usage de commerce, occupée par Dégauquier

L'an 1869, le jeudi 24 juin, à 3 heures de relevée, Me Valenducq procédera en la salle de la mairie de Willems, à la vente publique de :

DEUX MAISONS

et 35 ares 44 centiares de fonds et terrain situés à Willems, près de la place. 8820

Etude de Me VALENDUCQ, notaire à Lannoy.

Capitaux à placer

à 4 1/2 et 5 p. 0/0

moyennant **sûretés hypothécaires.** 8823

Etude Me TACQUET, notaire à Roubaix.

Jolie maison

à usage de rentier ou de commissionnaire

A VENDRE OU A LOUER

Cette maison est située rue du chemin de fer à Roubaix. 8773

Etude de Me TACQUET, notaire à Roubaix; et de Me ROUSSEL, notaire à Tourcoing.

Roubaix. — A vendre

par suite du décès de M. BAEST, pour en jouir de suite,

Fonds de commerce de

Voitures publiques

servant au service municipal de voyageurs

Ensemble le privilége exclusif concédé audit sieur Baest pour dix années moyennant une subvention annuelle de 3000 francs suivant procès verbal d'adjudication dressé en la mairie de Roubaix le 20 novembre 1866.

Un omnibus, une vigilante à quatre places et trois autres vigilantes. Six chevaux et leurs harnais.

Le Jeudi 27 mai 1869, à trois heures de relevée, en l'étude de Me Tacquet, sise à Roubaix, rue Pauvrée, 32, Me Tacquet, avec l'assistance de Me Roussel, adjugera aux enchères publiques le dit fonds de commerce. 8814

ROUBAIX, rue de l'Alouette, 50.

Salle des concerts.

MERCREDI 26 MAI à 2 heures de l'après-midi.

Continuation de la vente

d'un

RICHE MOBILIER

MEUBLES

de salons, de salles à manger et de chambres, en palissandre, acajou, chêne sculpté, boule et thuya.

Magnifiques cachemires de l'Inde, superbes dentelles.

Porcelaines du Japon et de Chine, bronzes d'art.

Fourrures en martre et Vison du Canada.

Et une infinité d'autres objets.

Me Alfred ROUSSEL, commissaire-priseur à Roubaix, est chargé de cette vente. 8830

A vendre

6 Bobinoirs Ryo ;
1 Bobinoir Lemerre ;
6 Moulins à ourdir avec grilles ;
100 Mécaniques Jacquart de 400, 600 et 700 avec plombs et garnitures ;
4000 kilos fuseaux en très bon état.

Grande quantité de lots, Harnais et Verguiers.

S'adresser au bureau du journal. 8728

A Louer

ensemble ou séparément et avec force motrice, chauffage et éclairage :

1° **Un peignage** composé de quatre peigneuses rondes et deux peigneuses anglaises ; les préparations sont complètes et en bon état ; une salle disposée pour le triage des laines et de vastes magasins seraient mis à la disposition du preneur. 8559

2° Une **Filature** de laines, composée comme suit : deux assortiments de machines de préparations, quatre mille broches en métiers renvideurs et deux mille broches en métiers à la main. Le matériel est dans un excellent état. 8563

S'adresser rue du Grand-Chemin, 109.

A vendre

En totalité ou partiellement : Grand et beau matériel de tissage à la mécanique composé de métiers Looms avec et sans boîtes, mécaniques Jacquards et harnais, mouvements de transmissions lames, peignes et autres accessoires, ainsi qu'un gazomètre. A voir mardi et vendredi de 10 à 3 heures, chaussée de Mons, 117, à Cureghem-lez Bruxelles.

S'adresser pour tous renseignements à M. Lorthiois-Vuylsteke, Tourcoing. 8757

Maisons de rentiers ou d'employés

Jolies maisons de rentiers fraîchement décorées à louer présentement, rue du Hâvre, entre les rues du Moulin et de la Promenade. — Prix modérés.

S'adresser, pour les visiter, rue de Lille, 17 8656

TERRAIN à VENDRE

A vendre en détail, avec facilités de paiement, un terrain situé à l'Epeule et propre à bâtir.

S'adresser à Me Duchange, notaire, rue Neuve. 8115

Bobinoirs

A vendre quatre bobinoirs de 48 broches, (système Broux).

S'adresser rue des Champs, 57. 8805

A vendre

par suite du départ d'une personne habitant Roubaix environ quatre mille bouteilles bordelaises.

Les échantillons sont déposés chez M. Berhard, tonnelier, 22 rue de la redoute. 8758